

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Rebats-Touring: Trois mois. 13.50
Six mois. 26.00
Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne,
tous mois. 15 fr.
En France et l'étranger, les frais de poste
en sus.

Le prix des Abonnements est payable
d'avance. — Tout abonnement continue,
jusqu'à réception d'avis contraire.

BOURSE DE PARIS

(Service gouvernemental)

Table with 2 columns: Date (30 Juin, 2 Juillet) and various market values (3 0/0, 4 1/2, Emprunts, etc.)

Table with 2 columns: Service particulier du Journal de Roubaix (Actions, Banque de France, etc.) and values

Table with 2 columns: DEPECHE COMMERCIALES (Change sur Londres, Café good fair, etc.) and values

Table with 2 columns: Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Co. (Havre, Liverpool, New-York) and values

ROUBAIX 2 JUILLET 1877.

Le courage politique
C'est à M. Guizot, si nous ne nous trompons, qu'arrive un jour l'aventure suivante : alors ambassadeur de France en Angleterre, il était en excursion dans un district en pleine agitation politique et s'émerveillait de l'ordre qui régnait. Son hôte, devant qui il manifestait son étonnement lui répondit : « C'est que chez nous les honnêtes gens ont plus de courage que les coquins. »

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne. 25 c.
Réclames : 30 c.
Faits divers : 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du Journal de Roubaix, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et Co, 34, rue Notre-Dame des-Victoires, (place de la Honneur); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

peur ou par ambition, désertent le camp conservateur où ils ont longtemps vécu pour se mettre à la tête de ceux qui rêvent le bouleversement social et une nouvelle répartition des biens. Il y a donc des coquins de haut et bas étage, tour à tour dupes et dupes, formant dans les mauvais jours des cohortes nombreuses, armées de la révolution, procédant tantôt par des actes de violence et tantôt avec des bulletins de vote radicaux.

On nous a souvent montré l'Angleterre comme un modèle politique, et l'on a vanté ses institutions parlementaires. Nous voulons bien emprunter à nos voisins quelque chose, mais à la condition de choisir ce qui nous paraît bon et utile. Or, pour le moment, il nous semble qu'il nous conviendrait de lui emprunter cette énergie qui est précisément le propre, nous dirions même, le patrimoine des honnêtes gens, et nous exprimerons le vœu que nos conservateurs imitent, sous ce rapport, nos voisins.

On n'a d'esprit que dans l'opposition ; on n'a de forces que pour attaquer le gouvernement. Voilà ce qui s'est dit longtemps et ce qui malheureusement s'est trop souvent traduit en actes. Pourquoi ne pas démentir cette sorte de dicton ? Il ne nous paraît pas indispensable que dans le camp conservateur, on fasse assaut d'esprit avec l'opposition, quoique la chose ne soit pas nuisible et nous semble après tout assez facile ; mais ce que nous réclamons avec insistance c'est que les conservateurs ne laissent pas à leurs adversaires le monopole de la force, de l'énergie et de la discipline.

Les élections prochaines vont nous permettre de faire une suprême épreuve du suffrage universel. On sait que nous n'avons jamais hésité à proclamer que la majorité de la population française est essentiellement conservatrice comme elle est catholique. Nous acceptons le débat sur le terrain où il est posé par la révolution. Les expériences qui ont été faites en 1871 et 1876 ne nous effraient pas : celle de 1871, à vrai dire, ne peut compter comme un acte accompli dans les conditions ordinaires de la vie politique d'un peuple. Celle de 1876 a été comme un de ces débats contradictoires dans lesquels une des parties ne peut fournir toutes les preuves et présenter tous ses témoins : c'est un procès dont il est impossible d'accepter l'issue, la cause du parti conservateur n'ayant pas été défendue complètement.

Voici bientôt venir le jour du débat complet ; rien ne s'oppose à ce que la vérité puisse se révéler complètement. Cette fois les parties intéressées pourront et devront mesurer leurs moyens et leurs forces. Est-ce qu'il faut qu'on puisse laisser dire comme l'interlocuteur de M. Guizot que chez nous les honnêtes gens ont plus de courage que les coquins ?

ALEXANDRE WATTEAU.
LA REVUE DE LONGCHAMPS
Paris, 1er juillet, minuit.
La grande revue de Longchamps a été favorisée par un temps splendide. Un

immense concours de monde avait dès le matin envahi les abords. A trois heures, le maréchal de Mac-Mahon est arrivé entouré d'un nombreux et brillant état-major d'officiers français et étrangers. Lorsqu'il arrive, il est salué par toutes les personnes présentes. La foule a une attitude sympathique. La tribune d'honneur est occupée par la Maréchal, tous les ministres, et le corps diplomatique presque au complet. De nombreux sénateurs se pressent dans la tribune qui leur a été réservée.

Le défilé commence à 3 heures 20 minutes. La tenue des troupes ne laisse rien à désirer, on constate les remarquables progrès accomplis depuis la revue de l'année dernière. Le défilé est magnifique. Le général de Ladmirault commandant en chef des troupes, d'autres généraux sont très remarqués. Les élèves de l'École Saint-Cyr se font comme toujours remarquer par leur tenue, ils sont très-applaudis, de même que les chasseurs, l'artillerie et la cavalerie. Lorsque les cuirassiers arrivent devant les tribunes les applaudissements redoublent.

Le défilé se termine vers cinq heures. Lorsque le maréchal quitte Longchamps il est encore salué par la foule et de nombreux cris de vive le Maréchal se font entendre.

Outre son état-major, le maréchal de Mac-Mahon était accompagné des personnages suivants, représentants les diverses puissances :

Allemagne : major de Bülow, capitaine Thiering; Angleterre : colonel Collyer, capitaine de vaisseau Howard; Autriche : lieutenant-colonel Ohtmar-Cruzis; Brésil : Silveira da Mota; Danemark : vicomte de Moltke-Ibvitfeld; Espagne : colonel Roca de Togoré; Italie : major Rocca; Pays-Bas : colonel de Capellen; Portugal : capitaine d'Audrador; Russie : général prince de Sayn-Wittgenstein, contre-amiral Likhatcheff; Suède : colonel Staaf; Turquie : major d'état-major Raifbey, le colonel Chakir-Effendi. Le nombre des troupes passées en revue s'élevait environ à 40,000 hommes. La revue et le défilé se sont accomplis dans l'ordre le plus parfait.

Ordre du jour du Maréchal de Mac-Mahon

A L'ARMÉE DE PARIS.
A la suite de la revue d'hier, le Maréchal Président de la République a adressé aux troupes l'ordre du jour suivant :

« Soldats,
Je suis satisfait de votre tenue et de la régularité des mouvements que vous venez d'exécuter. Je connaissais d'ailleurs, par vos rapports de vos chefs, le zèle et l'entrain que vous apportez dans tous les détails du service.
« Oui, vous comprenez vos devoirs; vous sentez que le pays vous a remis la garde de ses plus chers intérêts. En toute occasion, je compte sur vous pour les défendre. Vous m'aidez, j'en suis certain, à maintenir le respect de l'autorité et des lois dans l'exercice de la mission qui m'a été confiée, et que je remplirai jusqu'au bout.
« Le Président de la République,
Paris, le 1er juillet 1877.
« MAL DE MAC-MAHON,
DUC DE MAGENTA. »

BULLETIN ECONOMIQUE

CHARBONNAGES. — L'assemblée générale des actionnaires des mines de Carvin a eu lieu dimanche matin à Lille. M. Van der Straeten, administrateur délégué, a rendu compte des opérations pendant l'exercice 1876-1877. Il résulte des chiffres par lui indiqués que l'extraction a diminué légèrement par suite des travaux exécutés dans une fosse, mais les bénéfices ont été bien plus largement réduits par l'abaissement considérable du prix de vente.

L'assemblée a fixé à 30 fr. l'intérêt et dividendes du dernier exercice; c'est une diminution énorme sur le précédent qui avait donné 120 fr., mais les actionnaires ne sauraient s'en étonner car les causes de cette diminution leur ont été pleinement expliquées. Les actionnaires ont compris qu'ils souffraient d'une crise générale et se sont montrés très-rassurés pour l'avenir.

M. Daubresse, ingénieur-directeur, a rendu compte des travaux d'exploitation et de recherche, et signalé les importantes découvertes qu'une lettre de notre correspondant de Carvin nous avait annoncées, il y a quelques jours.

Le puits de Crespin-lez-Anzin est arrivé à une profondeur de 227 mètres; la Houille affirme que les prévisions des ingénieurs les plus autorisés font espérer la rencontre de charbon à 250 mètres.

La compagnie de Thivencelles donne un dividende de 10 fr. par action payable depuis le 1er juillet, au siège social. (ECHO DU NORD)

Accident dans les manufactures

Des compagnies se sont formées en vue de garantir les patrons contre les effets de la responsabilité civile, qui leur incombe en cas d'accidents corporels, survenus dans leurs établissements. En général, ces Compagnies, moyennant une prime annuelle, assurent les indemnités à payer, mais elles se réservent le droit d'en opérer le règlement directement avec les victimes ou leurs ayants-droit. Il en résulte que le patron, qui connaît individuellement ses ouvriers, qui peut mieux que personne, apprécier leur situation, leur valeur morale, les services qu'ils ont rendus dans le passé, se voit contraint de laisser l'agent d'une Compagnie qui ne peut avoir en vue que de réduire au minimum les charges qu'elle s'est engagée à supporter. L'agent recherche les preuves de l'imprudence de la victime et il les trouvera facilement, car les accidents n'ont le plus ordinairement pour cause que l'imprudence, la négligence ou l'insouciance de l'ouvrier; puis il entretient en négociations avec la famille... Certains offres faites à propos à des gens nécessiteux, la menace d'un long procès à soutenir, peuvent suffire parfois pour obtenir une transaction désastreuse.

La Compagnie aura économisé de l'argent; elle bénéficiera de l'écart entre la somme consentie et celle que les tribunaux auraient fixée; mais le patron, il sera compromis dans ses véritables intérêts, dans son honorabilité même; ce sera toujours jusqu'à lui que remontera l'accusation d'exploiter la triste situation d'une famille privée de son chef. Suivant M. Féron, membre de la Société industrielle du Nord, en matières d'assurances contre les acci-

dents, le seul mode qui mérite d'être recommandé, c'est celui dans lequel l'ouvrier, aussi bien que le patron, se trouve garanti contre les suites de son imprudence ou de sa négligence. Lorsqu'il survient l'accident, l'assureur indemnise le patron; le patron à son tour indemnise l'ouvrier, sans que l'assureur intervienne dans cet arrangement. De cette façon seulement l'assurance contre les accidents reste dans les conditions régulières et morales de l'assurance en général.

Production économique de la vapeur

Influence des grandes surfaces de chauffés dans les chaudières, par M. Bour, ingénieur de l'Association lyonnaise des propriétaires d'appareils à vapeur.

Tous les industriels savent combien est variable la quantité de vapeur que peut fournir un générateur. On peut évaporer jusqu'à 100 kilogrammes d'eau par mètre carré de surface de chauffe et par heure dans des appareils exposés par toute leur surface au rayonnement d'un foyer.

Dans les chaudières de la marine on produit 35 kilogrammes de vapeur par mètre carré de surface de chauffe. Péclet, dans son Traité de la chaleur publié en 1843, admet comme production moyenne de chaudières bien établies, donnant 6 à 7 kilog. de vapeur par kilog. de houille, 15 à 20 kilog. de vapeur par mètre carré de surface de chauffe. Aujourd'hui tous les ingénieurs considèrent cette production comme exagérée et conseillent de demander aux chaudières peu de vapeur par mètre carré de surface de chauffe, afin d'en obtenir beaucoup par kilog. de charbon consommé. Je me propose d'examiner aujourd'hui avec vous, Messieurs, s'il y a réellement avantage à augmenter les surfaces de chauffe des chaudières, quel est cet avantage et quelle production on peut demander à une chaudière à vapeur sans cesser de la faire travailler dans de bonnes conditions économiques.

Depuis que Péclet a pour ainsi dire créé la physique industrielle, on a en effet fait de nombreuses expériences et en coordonnant, avec un admirable bon sens, les données jusqu'alors empiriques de la pratique, de manière à la faire servir de bases à une branche nouvelle de la science, depuis qu'Ebelen a publié ses remarquables études sur la combustion, la Société industrielle de Mulhouse n'a pas cessé de marcher dans la voie si heureusement ouverte.

C'est dans des expériences faites à Mulhouse que nous allons trouver la réponse aux questions que nous nous sommes posées. Nous lisons dans le rapport de M. Meunier-Dollus, ingénieur en chef de l'Association alsacienne des propriétaires d'appareils à vapeur, sur le dernier concours des chauffeurs (en 1875) la note suivante :

« Nous avons cherché à retirer de ces expériences si longues, puisque chaque concurrent avait environ six semaines, autre chose que la constatation pure et simple du mérite respectif des candidats.
« Dans ce but, comme le concours de 1874 avait eu lieu en employant deux chaudières, nous en avons employé trois en 1875 afin de reconnaître l'influence de l'augmentation de surface de chauffe, la quantité de combustible variant peu d'une année à l'autre.
« La consommation moyenne de combustible en 1874 a été par jour de 2,794 kilog.; de houille de Ronchamp, en 1875 de 2,619 kilog. la surface de chauffe qui était de 108 mètres carrés en 1874 a été de 148 mètres carrés en 1875.
« La première année, la consommation de combustible par heure et par mètre carré de surface de chauffe étant de 2 kilog. 156, la seconde de 1 kilog. 475; or entre ces deux années les rendements moyens purs varient de 19 pour cent, et sont l'un 8 kil. 662, l'autre 9 kil. 606.
« On ne saurait trop insister sur ce point, que la première condition et l'une des plus importantes d'une marche économique est de demander peu aux générateurs que l'on emploie. Afin de mieux établir encore l'influence sur le rendement de l'augmentation de la consommation, nous avons, le concours fini, porté la consommation de combustible d'une chaudière à 3 kilog. 086 par heure et par mètre carré de surface de chauffe. Le feu était conduit avec un soin extrême et par un bon chauffeur; néanmoins le rendement est tombé à 3 kilog. 220, ce qui constitue une différence de près de 15 0/0 entre ce résultat et celui de 1875. Pour traduire d'une manière simple les

conditions dans lesquelles il conviendrait de se placer pour être assuré d'un bon rendement, nous dirons que la consommation d'un combustible d'une chaudière à trois bouillères de 50 mètres carrés de surface de chauffe sans réchauffeurs, devrait être par deux heures de 1,000 à 1,200 kilog.

Dans cette note, un peu trop concise peut-être, nous trouvons tous les éléments nécessaires de la question. Prenons le chiffre le plus élevé, 1,200 kilog. il nous donne une consommation de 100 kilog. par heure, soit 2 kilog. par mètre carré de surface chauffée et par heure. Ce chiffre nous paraît être un maximum, il se rapproche beaucoup plus du chiffre 2 kilog. 156, qui a donné en 1874 un rendement de 8 kilog. 662, que de celui de 1 kilog. 475 qui a donné en 1875 un rendement de 9 kilog. 606 d'eau évaporée par kilog. de houille pure.

Ce chiffre de 9 kilog. 606 n'est point lui-même un maximum, il serait probablement dépassé si la consommation de houille s'abaissait au-dessous de 1 kilog. 475 par mètre carré de surface de chauffe et par heure. Malheureusement, les surfaces de chauffe coûtent cher; les industriels ne sont en général très-disposés à augmenter le capital immobilisé chez eux à l'état de matériel, et il arrive un moment où les intérêts du capital engagé et l'entretien d'un matériel plus important compensent les avantages donnés par une réduction dans la consommation du combustible. La détermination de cette limite est assez difficile. A point de vue financier, elle varie avec le prix de revient du combustible. D'autre part au point de vue technique il n'est pas avantageux de diminuer trop la consommation d'une chaudière re, car les pertes de chaleur par la maçonnerie étant considérables, environ 30 0/0, étant d'ailleurs proportionnelles au temps et la surface de refroidissement, ne variant presque pas avec la consommation de combustible, arrivaient à prendre une influence considérable.

On admet généralement aujourd'hui qu'il ne faut pas réduire la consommation du combustible à 1 kilog. de charbon par mètre carré de surface de chauffe et par heure.

En général, à Lyon, nous sommes, bien loin de ce chiffre et la plupart des générateurs fournissent deux ou trois fois plus de vapeur qu'on ne devrait leur demander pour l'obtenir économiquement.

Ce fait s'explique bien facilement. La plupart des industriels de Lyon occupent des locaux dans lesquels ils sont à l'étroit. Ils étaient déjà serrés lorsqu'ils ont commencé, leurs générateurs étaient peut-être alors à peine suffisants; leurs industries se sont développées; ils sont arrivés à doubler ou tripler leur production, leurs générateurs se prêtent à leurs exigences, ils ont usé et abusé.

Les chiffres que je vous ai cités plus haut nous démontrent, en effet, que peu d'appareils ont une production plus variable que les générateurs de vapeur; pour rendre cette démonstration plus évidente, déduisons par le calcul les chiffres qui résultent des données que nous possédons, afin de mettre en relief dans les trois expériences la production de la vapeur, et groupons-les dans le tableau suivant :

Table with 3 columns: Year (1873, 1874, 1875), Surface de chauffe (m. c.), and values (1 chaudière 2 chaudières 3 chaudières)

Surface de chauffe en m. c. 1873 1874 1875
1 chaudière 2 chaudières 3 chaudières
Charbon brûlé en 12 heures 2000 2794 2619
Charbon brut brûlé par m. c. de surface de chauffe et par heure. 3*086 2*156 1*475
Charbon pur brûlé en 12 h. : en supposant le charbon à 15 0/0 de cendres. 1700* 2335* 2225*

Eau évaporée par kil. de charbon pur. 8*220 8*662 9*606
Eau évaporée en 12 h. 13974 20226 21383
Eau évaporée par m. c. de surf. de chauffe et par heure. 2*146 1*576 1*22*

La dernière ligne de ce tableau nous montre que les productions extrêmes des chaudières en expériences ont été 21 kilog. 6 et 12 kilog. de vapeur par mètre carré de surface de chauffe et par heure.

Ce dernier chiffre 12 kilog. par mètre carré de surface de chauffe est par conséquent, nous permet de croire que la consommation de 1 kilog. 475 de charbon par mètre carré de surface de chauffe et par heure est encore trop forte et que l'on arriverait à des résultats plus favorables en la réduisant.

Pour des chaudières sans réchauffeurs, ce chiffre est pourtant admissible, car il ne faut pas oublier, le chauffage n'est pas méthodique et que les gaz qui passent à la cheminée quittent la partie de la chaudière dans laquelle la température est la plus élevée, et que par conséquent

Feuilleton du Journal de Roubaix du 3 Juillet 1877

LA PRINCESSE OGHÉROF

PAR HENRY GRÉVILLE

XIX (Suite.)
Elle se mit à le contempler, mystérieux et semé de paillettes au clair de lune, bleu dans l'air du matin, jaune à midi, éblouissant sous les rayons qui perçaient les nubes d'orage, terne et sévère avant la tempête. — et rose le soir, comme à l'heure où Michel l'avait vu. — Elle le regardait sans cesse, longuement, comme il l'avait fait. Et un jour, en apprenant qu'une fois de plus des pas humains avaient violé la neige des sommets, — elle sentit ses yeux se mouiller de larmes, comme si on lui eût arraché une illusion dernière.

Elle pleura. Avec le don des pleurs, la vie revient à son cœur déséché. De ce jour, ses larmes longtemps taries coulèrent faciles et abondantes, à mesure que le rose revenait à ses joues et la chaleur vitale à son corps. Marthe était sauvée. L'automne approchait; ils retourneraient à Pétersbourg. XXI
Un soir d'octobre, vers huit heures, Michel était assis devant son bureau,

revisant la comptabilité du régiment. Les chiffres s'aligeaient avec précision au bout de sa plume, mais sa pensée, était bien loin.

Pendant l'été, Michel avait perdu son père; lui aussi pouvait dire : « c'est le premier chagrin qu'il me cause. » Mais un nuage n'avait obscurci leur affection réciproque, plus tendre et plus superficielle de la part du père, plus dévouée et plus profonde de côté du fils. Le général Avérief venait rarement à Pétersbourg; sa mort, par conséquent, ne créait aucun vide dans les habitudes matérielles du jeune officier; — mais Michel aimait ce père absent, il lui écrivait, il recevait de lui d'énormes lettres écrites en gros caractères, sur des lignes largement espacées, où le fond était peu de chose, mais où les expressions de tendresse paternelle n'étaient pas ménagées.

Déjà Michel se sentait bien seul; son frère était toujours à l'étranger : — l'étranger, c'est presque l'autre monde. La frontière, qui sépare les voyageurs de ceux qui restent, n'est pas une ligne purement imaginaire, le tracé d'un crayon conquérant sur une carte de géographie, un soir de bataille; c'est la rupture avec les usages, les coutumes, la douce langue familière aux oreilles et dont l'accent entendu là-bas, à Paris ou à Rome, enchaîne l'exilé volontaire derrière deux hommes qu'il ne connaît pas, dont il rougirait peut-être de serrer la main, mais qu'il suit

malgré lui, parce qu'ils parlent la chère langue maternelle.

Michel pensait à son père mort, à son frère absent : — il ne pensait plus à Marthe que la nuit : le jour il restait trop troublé, trop faible, quand son image passait devant lui. Pendant qu'il l'avait su malade, une grande angoisse avait serré son cœur; il n'avait pour ainsi dire pas vécu, attendant le coup mortel qui le frapperait en même temps que la princesse. Puis il l'avait revue guérie, non plus rayonnante de santé et de jeunesse comme dix-huit mois auparavant, mais transfigurée par la souffrance, presque détachée de ce monde, et cependant reine toujours par son grand air, son savoir-vivre, sa beauté délicate, raffinée au creuset de la douleur. Il s'était demandé de quel mal secret souffrait cette femme qu'il aimait...

De quel mal ? c'était bien simple ! De l'abandon de son mari ! Aussi était-ce à grand peine qu'il se forçait à conserver les apparences avec Oghérof. Celui-ci ne s'apercevait de rien. Son maquignon était revenu; par extraordinaire, il lui avait rendu son argent et repris ses chevaux; et la vie du prince avait recommencé à couler dans l'heureuse vallée où croissent les perruques blondes, les chiens de chasse et les équipages de prix. Michel était au plus profond de ses additions et de sa mélancolie, lorsqu'un coup de sonnette le fit tressaillir. Un pas pressé retentit dans l'antichambre,

la porte s'ouvrit, et, à la lueur incertaine de sa lampe de travail, le jeune homme aperçut son frère Paul qui venait à lui les bras ouverts.

Le soulagement était si grand, si inattendu, que Michel sentit des larmes lui monter à la gorge.

— Mon frère ! mon Paul krepéta-t-il deux ou trois fois. Puis reprenant son sang-froid, il s'assit avec son hôte sur le canapé, et les questions commencent.

— Voilà, dit Paul quand la conversation put prendre une allure plus régulière, je suis revenu pour tout de bon. Je me porte à merveille, et sais-tu qui est mon médecin ?

— Non. — C'est ma fille. Les carrosses de ses petites mains bien-aimées, les rires de sa bouche rose, les étouffements et les larmes de ses yeux, — ceux de sa mère, — ont fait que les docteurs et le climat du Midi ne pouvaient mener à bonne fin.

Cette enfant est devenue ma vie tout entière : je fais son éducation, je l'instruis moi-même, et c'est un plaisir dont tu ne peux te faire une idée, que de voir cette petite intelligence se débrouiller peu à peu. Ces défauts mêmes ont de l'intérêt pour moi, parce que, bien traités et tournés habilement, ils peuvent se changer en qualités. Mais je te dis là des choses que tu ne peux pas comprendre, il faut être père pour les sentir. Bref, mon cher Michel je suis revenu, je me

fixe définitivement à Pétersbourg, et je reprends du service, heureux et guéri, — deux guérisons, tu le vois.

— Et ta fille qu'en feras-tu ? — Je la garde près de moi. La gouvernante que tu m'as amenée n'est pas une gouvernante, c'est une cuisinière (il ne croyait pas si bien dire), elle fait les petits pâtés à la perfection; mais, c'est une excellente femme, qui s'est attachée à l'enfant, qui la tient bien propre, et qui ne lui donne pas de mauvaises principes; que puis-je demander de plus ?

— Mais tu ne pourras pas la cacher, cette petite: on va savoir qu'elle est à toi ! — C'est ce que je veux. Je suis déjà en instance pour obtenir la permission de lui donner mon nom. Quel mal cela peut-il me faire ? M'empêcher de me marier ? Je ne m'en soucie pas, n'ayant pas l'intention de me marier jamais.

— Alors, tu l'avoueras ouvertement, en attendant l'autorisation de l'adopter ? — Parfaitement. — C'est très-bien, dit simplement Michel, j'en suis bien content.

Paul pressa chaleureusement la main de son frère. — Quand on pense que c'est toi qui m'as amené cet ange consolateur, reprit-il joyeusement; sans ton amitié dévouée, j'ignorerais encore la douceur d'être aimé par ma fille, ma fille à moi, qui n'a que moi, et qui n'aime que moi ! Je suis un égoïste, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en riant d'un beau rire franc que Michel n'avait pas entendu depuis plus de dix ans. A propos, — j'y ai pensé bien tard, — c'était une singulière commission que celle que je t'avais donnée de racoler une gouvernante et d'emmenner un enfant. Dans ce premier moment, j'étais si malade, et ensuite si troublé de voir dans ma maison ce petit mouceau de chair qui dépendait uniquement de moi, — c'était une idée à laquelle je ne pouvais me faire, — j'étais si bouleversé, que je n'ai même pas pensé que ton départ mystérieux avait dû causer quelques commérages. N'as-tu pas eu des désagréments à ce sujet ? Voilà ce que je ne me pardonnerais pas.

Non, répondit Michel plein de la joie du sacrifice, refoulant impitoyablement le flot de tristes souvenirs qui montait dans son âme : je n'ai pas eu de désagréments. — Personne ne t'en a parlé ? — Si : la tante Avérief. — Que lui as-tu dit ? — Que je ne pouvais rien dire. — Elle a cru que l'enfant était à toi ? — Non; elle l'entend, que ma parole eût suffi pour la détromper. — Vous êtes bien ensemble ? — Je l'aime comme une mère. — Crois-tu qu'elle fasse bon accueil à ma fille ? Michel hésita. — Je ne sais pas, dit-il enfin; autrefois j'aurais dit : non, certainement; maintenant je la connais mieux; c'est peut-être elle qui a changé; mais je ne

ta-t-il en riant d'un beau rire franc que Michel n'avait pas entendu depuis plus de dix ans. A propos, — j'y ai pensé bien tard, — c'était une singulière commission que celle que je t'avais donnée de racoler une gouvernante et d'emmenner un enfant. Dans ce premier moment, j'étais si malade, et ensuite si troublé de voir dans ma maison ce petit mouceau de chair qui dépendait uniquement de moi, — c'était une idée à laquelle je ne pouvais me faire, — j'étais si bouleversé, que je n'ai même pas pensé que ton départ mystérieux avait dû causer quelques commérages. N'as-tu pas eu des désagréments à ce sujet ? Voilà ce que je ne me pardonnerais pas.

Non, répondit Michel plein de la joie du sacrifice, refoulant impitoyablement le flot de tristes souvenirs qui montait dans son âme : je n'ai pas eu de désagréments. — Personne ne t'en a parlé ? — Si : la tante Avérief. — Que lui as-tu dit ? — Que je ne pouvais rien dire. — Elle a cru que l'enfant était à toi ? — Non; elle l'entend, que ma parole eût suffi pour la détromper. — Vous êtes bien ensemble ? — Je l'aime comme une mère. — Crois-tu qu'elle fasse bon accueil à ma fille ? Michel hésita. — Je ne sais pas, dit-il enfin; autrefois j'aurais dit : non, certainement; maintenant je la connais mieux; c'est peut-être elle qui a changé; mais je ne